

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis ROUILLER

En marche vers Dieu

II. La grande révélation (La vie spirituelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 113-118

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

En marche vers Dieu

II

La grande révélation

Celui que nous avons rencontré au terme d'une réflexion inévitable sur notre existence, rien ne nous autorise à le découvrir davantage. Sa personnalité dont la présence seule est entrevue, nous échappe. L'être intelligent et plein d'amour immuable que nous savons agir partout, ne laisse dans le monde naturel qu'il crée rien de définitif qui nous permette de dérober le secret de son bonheur intime. Le mystère même de la création, cette incessante relation de vie qui enchaîne la créature au créateur, emprunte à la commune notion d'être de si délicates nuances que les meilleurs esprits se sont fourvoyés en l'analysant.

Si Dieu n'avait point parlé du fond de son inaccessible intimité, nous serions perpétuellement tiraillés entre le désir de sa connaissance bienheureuse et l'impuissance tragique dans notre chair de nous élever assez haut pour jouir de sa vie. C'est pourquoi la cime de notre bonheur ici-bas, comme le point de départ d'un merci plus filial, sont dans la contemplation de la grande révélation de

Dieu par Dieu, dans la contemplation et l'amour du mystère éternel de la Sainte Trinité. Il faut même que notre attention s'y porte un instant sans retour sur soi, en un regard direct et apparemment inutile, la surprise du voyageur devant le soleil de l'aurore, si lumineux qu'il n'en croit ses yeux.

Dieu nous a fait attendre trop longtemps avant de nous conter sa joie, pour que nous hésitions encore en face des richesses de son cœur. Pourquoi tant d'âmes aimantes ont-elles peur de penser et d'adorer les paroles divines qui parlent mystérieusement de la vie éternelle de Dieu ? La révélation de la Sainte Trinité serait-elle un dépôt confié seulement à un petit nombre ? Le Christ ne demande-t-il pas de baptiser toutes les nations au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ? Puisque la nouvelle vie du baptême est le secret des trois Personnes déposé dans l'homme, n'y a-t-il pas un devoir à ne jamais plus oublier Ceux vers qui nous sommes en marche ?

Certes, bien que la parole révélée soit pour nos âmes indéfiniment perfectible, notre méditation restera fort obscure, car nous sommes soumis aux nécessités du pèlerin qui ne voit pas encore le but. Il lui suffit pourtant de savoir qu'il existe avec les grands contours du chemin à parcourir. Dans notre foi, nous avons les promesses infaillibles de la victoire et toutes les règles de la course. Il reste à jouer franc jeu, sans lassitude volontaire. A ce prix, nous aurons la certitude de marcher sur les pas de Jésus dont la vie entière fut une préoccupation pour son Père. Son premier mot annonce qu'il accomplira la volonté du Père et, à la fin de sa vie, au moment où il se voit voué à la mort, il confesse avoir tenu parole. Il est la Voie, c'est même pour cela qu'il s'est incarné. Il s'aliénait ainsi le droit de parler d'autre chose que de Celui vers qui il conduisait, tout comme la porte ne sert qu'à donner accès aux diverses cloisons de la bergerie. Bien plus, Jésus est la Voie par nécessité de nature, n'ayant de subsistance que par le Verbe, qui lui-même ne serait rien sans l'éternelle fécondité du Père. La mission temporelle du Fils n'est qu'un prolongement de sa vocation éternelle.

Aussi, dès que le message parvint à la terre qu'ils sont

trois, là-haut, éternels et heureux avant que le monde fût, des hommes ont prié sur cette révélation, se rendant compte qu'une telle lumière projetée sur la fin de la créature raisonnable entraînait aussitôt de nouvelles perspectives pour la route. Origène définissait déjà la société des chrétiens : « Ceux qui croient en la Sainte Trinité. » Puis, des premiers Pères de l'Eglise jusqu'aux auteurs modernes, se succèdent les traités, les études, les réflexions des fidèles. De suite, on voit même apparaître dans la théologie trinitaire un effort de synthèse tendant à seconder l'intelligence dans son analyse des divines paroles. N'y a-t-il pas pourtant un sacrilège à s'emparer des mots d'amour de Jésus pour son Père et leur commun Esprit et à les faire entrer dans le cadre d'une pensée didactique ? Beaucoup de saints ont préféré, il est vrai, transcrire simplement ce qu'ils entrevoyaient du mystère de Dieu. Pages précieuses entre toutes que ces témoignages épars d'âmes vivant sous l'emprise de la Sainte Trinité, mais ces billets d'amoureux, impuissants d'ailleurs à traduire les profondeurs de leur foi, ne supposent-ils pas une autre démarche de l'esprit humain, toujours en quête de quelque chose de solide, sinon de définitif ? Les vues de S. Jean de la Croix, de Ste Catherine, de Sœur Elisabeth n'ont-elles pas pris naissance dans un climat de fervente soumission à l'Eglise ? C'est par Elle que la Sainte Trinité s'est laissé surprendre. Et l'Eglise, fidèle ministre de l'Ecriture, lumière sans tache de la Tradition, a consacré en des définitions sans appel la base même des meilleures intuitions des Pères grecs et latins. Car deux courants s'établissent dès le début, nourris de la même foi, mais de directions très différentes. Les Orientaux craignant de s'écarter des affirmations de l'Ecriture, et de se perdre en des considérations trop naturelles, ont cherché à approfondir le mystère de la Personnalité divine pour lui-même, écartant les analogies indiscretes avec le créé. Cette tradition théologique, qui laisse au cœur et à sa prière une liberté appréciable, est peut-être celle qui a le plus fécondé certaines âmes généreuses, qu'un manque de rigueur scientifique ne fait pas souffrir. Tel est pourtant, semble-t-il, le point faible du travail grec.

Beaucoup d'Occidentaux, par contre, ont voulu explorer

avec méthode le mystère révélé, tout en se pliant aux moindres suggestions des paroles divines. S. Augustin, le plus génial d'entre eux, chercha une base créée, capable de porter une analogie assez pure pour permettre l'approche de Dieu. Il la découvrit dans sa propre âme, où il sentait battre son cœur à chaque frisson de sa puissante intelligence. Quelle ne fut pas sa joie de pouvoir défendre avec quelque raison plusieurs vérités précises sur les insondables richesses de la vie divine, et de sentir qu'elles conduisaient bien avant dans le secret des textes sacrés : Le Père se connaît. Il dit son Verbe, le Fils, avec un tel amour que le Saint-Esprit en procède irrésistiblement. Trois Personnes embrassées en l'unité d'une même nature : merveille incompréhensible, mais qui dira la satisfaction de l'homme d'oser affirmer que son Dieu est tellement intelligent que le seul mot qu'il prononce lui est un Fils véritable, tellement plein de bon vouloir que son amour est éternellement haussé au niveau adulte d'un autre soi-même !

Quant à S. Thomas d'Aquin — on ne l'a pas assez remarqué — tout en gardant les analogies de S. Augustin, il les ordonne avec une audacieuse rigueur et fait faire à sa théologie trinitaire un pas décisif. Il reprend en les dépassant les intuitions de son maître et les fixe en une œuvre qui satisfait aux exigences les plus difficiles de l'esprit humain. Il ne pose pas de suite la notion de personne qu'il considère comme le couronnement des mœurs divines. Il parle d'abord des Processions, de ce jaillissement éternel de la vie de Dieu, d'origine inépuisable. Une telle plénitude se répandant par des voies différentes — et pour un pur esprit, deux seulement sont possibles : intelligence et amour — fonde de mystérieuses relations. Leur analyse mène droit aux Personnes révélées et à leurs noms : Père, Verbe, Esprit. L'appui logique à cette méditation n'est autre que l'analogie du mouvement métaphysique, si chère à Aristote ; on y trouve l'origine, le chemin, le but. Démarche paradoxale, puisqu'il s'agit de s'approcher du Dieu immuable, mais, indice précieux, on s'aperçoit, après quelque réflexion, que la limite de ce mouvement est si pure, si active qu'elle doit se confondre avec l'Unité de l'Acte pur. Rien ne pourra du moins l'improver. La position du mystère de la Sainte Trinité dans

la Somme théologique verse une lumière nouvelle sur la preuve de l'existence de Dieu par le mouvement. D'un coup, ce mystère devient l'explication de tout le créé, le lieu de repos du cœur, l'aboutissement de tout effort intellectuel.

S. Thomas est maintenant plus à l'aise pour contempler les personnes. Il le fait avec une sérénité qui dérouté bien des lecteurs. Son exposé si rigoureux ne distrait-il pas l'âme de la beauté de Dieu pour la concentrer sur des mots humains dont le contenu explose lamentablement devant le mystère ? Le Saint Docteur sait bien que l'amour sensible, le goût de Dieu n'est authentique que lorsque la raison se met à genoux. Aussi, il la fatigue en une recherche épuisante pour que, de ses balbutiements, procède l'adoration. L'amour vrai n'est pas une émotion irréfléchie. Il naît du repos actif de l'intelligence dans la découverte. Le plus beau regard de l'homme n'est-il pas celui du contemplatif ? Il ne faut pas mêler tout de suite les richesses de Dieu à notre appétit. Pour les posséder et en jouir, il est bienfaisant de se perdre d'abord en leur splendeur. Relisons la Somme en esprit et en vérité.

Il n'y a pas de Père sans Fils, ni de Fils sans Père. Le Père toujours engendre et le Fils est la réponse à cet engendrement, toujours. La joie du Père est ainsi de trouver permanente en Lui la réponse à la question qu'il se pose : « Qui suis-je ? » La réponse — le Fils — est éternelle, éternellement dans la question : « Je suis celui qui suis », coéternelle à la question, sans quoi il y aurait la seconde d'angoisse entre la question et la réponse, l'angoisse de ne pas trouver la réponse, qui détruirait et l'unité et le bonheur de Dieu. Mais l'unité leur est à un tel point essentielle, le Père et le Fils se répondent tellement bien, le Père pose si bien la question, le Fils la satisfait si pleinement que, dans leur regard d'amour, pour savoir comment Ils sont d'accord, Ils se confondent. C'est qu'il n'y a pas d'égoïsme en Dieu, pas de retour sur soi, pas de reprise du don fait, en aucune façon. Le Fils reçoit tout du Père ; le Père donne tout au Fils, tellement tout qu'ils sont une seule et même nature. Mais le Fils ne redonne immédiatement rien au Père. Pour redonner au Père ce qu'il reçoit, Il laisse jaillir avec le Père, le Saint-Esprit. Le vrai don du Fils au Père, son merci

éternel consiste à n'être avec Lui qu'une seule attitude devant le Saint-Esprit. La récompense du Père et du Fils, leur joie, c'est de se retrouver faisant la même chose. Pourtant, le Père est à l'origine. Il y a là un ordre à garder. Non point un ordre dans le temps, mais un ordre dans le Mystère qui n'a pas laissé le Père venir jusqu'à nous. Tout vient de l'origine, et elle-même ne suppose rien, ne souffre rien. Le Père se dit entièrement dans le Verbe, Il se veut dans l'Esprit. Le mystère des Processions fonde le mystère des missions divines dans nos âmes, dans l'Eglise : l'Incarnation, la Pentecôte, la Foi, la Charité. Le Père est source de tout cela et Il a donné mission de tout cela : au Fils d'informer notre foi, à l'Esprit de nous brûler de charité. Quant à Lui, le Père, Il est l'éternité, l'immutabilité, l'Unité. Si la sainte Trinité n'avait pas de Père, Dieu ne serait pas un, nous n'aurions pas de but.

Car Il n'est pas Père que pour Dieu, nous sommes aussi ses fils d'adoption, choisis non par nécessité de nature, mais par un libre acte d'amour. Il veut que nous participions à sa vie et à sa joie éternelles. C'est par le Père que le Fils est Vérité, que l'Esprit est Amour. C'est aussi par Lui que nous croissons dans la foi et la charité, espérant chaque jour être plus saints de son Esprit, plus conformes à son Fils dont Il veut la gloire par tous les siècles. Mais nous risquons de tomber au plan des moyens. Aujourd'hui, nous voulions parler seulement du but.

(à suivre)

Alexis ROUILLER